

LES 21, 22 ET 23 OCTOBRE 2007

## RENCONTRE DES ACADÉMIES EUROPÉENNES

### LES ACADÉMIES EN EUROPE AU XXI<sup>e</sup> SIÈCLE : MÉMOIRE, RECHERCHE ET CRÉATION

par

**M<sup>me</sup> Dominique MEYER**

Membre de l'Institut (Académie des sciences)

Lundi 22 octobre 2007

Écoutons d'abord François Jacob, Prix Nobel de Physiologie et Médecine, Membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences. Il raconte comment est née l'une de ses grandes découvertes :

*« Fin juillet 1958. Un dimanche à Paris..... Je tourne en rond dans le bureau, à remâcher de vagues hypothèses, de possibles expériences. En fin d'après-midi, lassés, fatigués, nous décidons d'aller au cinéma. Film sans grand intérêt. Affalé dans mon fauteuil, je perçois confusément en moi des associations qui continuent à se former, des idées à cheminer. Tout un remue-ménage qui se poursuit sourdement, dont je ne songe pas même à maîtriser le déroulement. Sur l'écran des ombres s'agitent. Je ferme les yeux, attentif à ce qui se passe d'extraordinaire en moi. Une brusque excitation mêlée d'un plaisir confus m'envahit. M'isole de la salle, de mes voisins les yeux rivés à l'écran. Et, soudain, un éclair. L'éblouissement de l'évidence. »*

Plus loin : *« Où peut donc agir le répresseur pour tout arrêter d'un coup ? La seule réponse simple, la seule qui ne fasse pas intervenir une cascade d'hypothèses compliquées, c'est : sur l'ADN lui-même ! Des hypothèses, encore grossières, encore mal esquissées, mal formulées, se bousculent en moi. A peine ont-elles émergé que je me sens envahi par une joie intense, un plaisir sauvage. Une impression de force aussi, de puissance. Comme si j'avais gravi une montagne, atteint un sommet d'où je découvrais au loin un immense paysage qui s'offrait. Je ne me sens plus ni médiocre ni même mortel. Je manque d'air. J'ai besoin de marcher.... Me saisit alors une sorte d'ivresse. Un immense besoin de parler. De préciser mes idées en racontant ce qui m'agite..... A qui parler ? Monod est parti en vacances. Lwoff aussi. J'ignore où est Wollman. Je reste seul avec mon rêve rentré. » Fin de citation.*

Chers confrères, vos académies et l'Institut de France vivent pour offrir à chacun le souvenir et l'actualité des arts, des lettres, et des sciences, c'est à dire de nos cultures qui se sont mutuellement fécondées à travers les siècles sur le sol de

l'Europe, cette Europe où est née une vision universelle de l'homme.

Vous avez été conviés par Gabriel de Broglie, chancelier de l'Institut de France, à jongler avec les mots « mémoire, recherche et création », des mots dont les nuances vont jaloner notre réflexion sur les académies. Je vous remercie chaleureusement de la portée de vos contributions et je vais tenter de confronter nos points de vue, conçus dans l'unité d'une conscience européenne mais dans la diversité de nos disciplines et de nos histoires.

C'est probablement le mot « mémoire », art de conjuguer le souvenir et l'oubli, qui symbolise le mieux l'esprit des académies. Elles ont en effet pour mission de préserver et développer la mémoire du passé, mais aussi de créer aujourd'hui ce qui sera la mémoire de demain.

La langue, trace de mémoire et témoin de vie, est, sans doute, le bien le plus précieux de toute nation car, par ses racines, par son évolution, elle représente le vrai trait d'union entre les générations. L'usage de ce trésor apparaît ainsi comme une création continue, invention de chacun de nous, de tous les instants, et si la défense de la langue est un devoir, elle peut aussi être un plaisir, celui de la maîtrise des constructions et des mots. Aimer une langue, n'est-ce pas aussi en goûter toutes les difficultés ?

Bien qu'il soit commun aux diverses académies, le culte de la langue prend des formes différentes selon les pays, souvent en raison de considérations historiques ou politiques ; l'Académie des sciences d'Albanie par exemple a récemment élaboré des travaux linguistiques et plusieurs dictionnaires afin de définir et de fixer les normes de la langue albanaise. Autre exemple : la Croatie, tout en rassemblant un matériel d'étude des anciens écrivains croates, s'efforce, en corollaire de sa récente accession à l'indépendance, de développer une langue propre d'identité nationale; on peut imaginer que son individualité conduirait à l'acquisition d'une langue nouvelle en Europe.

Comme l'Académie française, plusieurs académies ont, au cours des siècles, assis l'édification et la protection de leur langue sur l'élaboration de dictionnaires renommés. Je citerai, en particulier, l'Académie d'Athènes, l'Académie royale espagnole, l'Académie suédoise, l'Académie roumaine, et bien entendu l'*Accademia della Crusca* qui a conçu le plus ancien des dictionnaires européens, le célèbre *Vocabolario*.

Au bord de la Seine, depuis le 17<sup>ème</sup> siècle, l'Académie française façonne, enrichit, modernise notre langue en élaborant un dictionnaire qui définit l'état de celle-ci à un moment de son histoire et en est la référence. Création collective, réputée tour à tour austère et joyeuse, où les participants, attentifs à l'usage et aidés d'experts, confrontent avec passion leurs recherches et leur expérience. Chaque

rencontre est animée par le fameux ballet d'entrées et de sorties de mots, avec le départ de termes vieillis puis l'accueil de jeunes prétendants. Ainsi plus de vingt mille mots nouveaux seront admis entre les huitième et neuvième éditions. La langue est bien un organisme vivant, les mots sont ses cellules, et leur renouvellement constitue un obstacle à sa mort.

Vos académies, l'Académie française, nous offrent, par la diversité des œuvres de leurs membres, une vision de chaque langue, de chaque culture, dans toute sa richesse et sa subtilité, sans que nous soit dévoilé le mystère de la création littéraire, cette transformation de la réalité, intime mais partagée avec tant d'inconnus.

Mais, comme vous le savez, chacune de nos langues est en danger, un danger d'autant plus grand qu'elle est utilisée par un petit nombre. Parmi les langues parlées actuellement dans le monde, seule sans doute la moitié vivra encore à la fin du 21<sup>ème</sup> siècle.

Si dans la plupart des domaines, chaque pays peut maintenir sans difficulté la prééminence de sa propre langue, c'est par contre dans les disciplines scientifiques et économiques que l'omniprésence de l'anglais crée malheureusement, pour beaucoup de chercheurs, l'obligation de publier dans cette langue. Nous devons cependant saluer les mathématiques qui, bénéficiant de leur réputation et d'un langage plus universel, parviennent, mais pour combien de temps, à échapper, en partie, à l'anglophonie.

Par bonheur, certaines langues, on l'a vu pour le croate, continuent à s'individualiser et l'on a même pu observer la résurrection de langues qui avaient plus ou moins longtemps cessé d'être parlées, en Cornouailles britannique par exemple.

Face au risque d'une langue dominante, il est impératif pour nos académies de défendre, dans le monde entier, chacune de nos langues, mais je voudrais d'abord, chers confrères européens, vous exprimer notre gratitude pour l'attention que vous portez au maintien de la langue française, à titre personnel - et vous l'avez montré dans vos contributions - ou dans plusieurs de vos domaines culturels.

Je voudrais aussi rendre hommage aux nombreux professeurs, « mousquetaires de la langue » comme les a appelés Hélène Carrère d'Encausse, professeurs qui, à travers le monde, font vivre nos langues.

Alors que celles-ci sont traitées avec respect, voire avec amour, hors de nos frontières, elles ne sont malheureusement pas toujours considérées avec autant d'égards dans nos propres pays, l'ignorance, l'indifférence ou la transgression conduisant au dédain de la grammaire, du vocabulaire et de l'orthographe.

Confrontées à ces déviations, nos académies ont le même souci d'identité et de préservation linguistiques, beaucoup nous l'ont exprimé. Un autre devoir, plus altruiste, s'impose à chaque pays, celui de soutenir en son sein les autres langues parlées en Europe, afin d'entretenir une solidarité linguistique, instrument d'un pluralisme enrichissant pour tous et reflet de la parenté de nos langues. J'en veux pour exemple les rencontres organisées très récemment par *l'Accademia della Crusca* et consacrées à l'ensemble des vingt-trois langues reconnues par l'Union Européenne, langues représentant un patrimoine inestimable et commun à tous les peuples d'Europe.

Dans le monde entier, une crainte a saisi tous ceux qui aiment éperdument les œuvres littéraires ; cette crainte, c'est la disparition, avec l'avènement de l'internet, du livre-papier, de cet objet qu'on choisit, qu'on touche, qu'on quitte et qu'on retrouve au gré de ses désirs. Devant cette éventualité, les académies, toutes nos académies, sont dans une position ambiguë. Elles voudraient résister à l'empire informatique mais savent qu'elles ne peuvent pas en écarter les avantages. C'est pourquoi, de plus en plus, les travaux académiques, les dictionnaires par exemple, envahissent la toile, permettant au plus grand nombre, progrès incontestable, d'accéder à un savoir qu'il n'aurait jamais pu atteindre.

Il existe aussi un autre langage, universel et sans langue celui-ci, qui s'appelle le cinéma. Il est symbolique que le Président de l'Académie des beaux-arts française soit cette année un cinéaste, Pierre Schoendoerffer, et c'est à l'art cinématographique, source de tant de rêves, qu'il me semble heureux de rendre hommage aujourd'hui, en m'inspirant de vos contributions.

Le cinéma, populaire, subversif et de création collective, avait, à l'origine, beaucoup de raisons de ne pas être reçu comme un art et Jean Renoir comparera un jour avec envie l'inévitable pesanteur technique entourant ses réalisations à la merveilleuse légèreté d'une touche de couleur née du pinceau de son père.

Il fallut donc l'avènement de films d'inspiration et de recherche esthétique exceptionnelles, comme ceux de Griffith, Eisenstein, Dreyer ou Gance, pour que soit reconnu un véritable langage cinématographique et affirmée l'idée d'un septième art. Le cinéma n'était plus un simple moyen de reproduction du mouvement, il devenait un nouveau moyen d'expression par la magie du découpage en plans.

Les académies de divers pays européens ont, sans hâte, admis l'importance culturelle et artistique de cette discipline. Il en fut ainsi, notamment, des Académies

belge , espagnole, polonaise et française.

C'est en 1962 que René Clair fut reçu à l'Académie française. Ce montreur d'ombres - il se nommait ainsi - avait connu la gloire dès son deuxième film, « *Entracte* », une fantaisie iconoclaste que jouait entre autres Marcel Duchamp. Nous retrouvons ce dernier dans la contribution du Baron Roberts-Jones, Associé étranger représentant l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique ; il rêve d'exposer dans un musée une nouvelle bicyclette, rouge et or cette fois, *ready-made* rival de celui de Marcel Duchamp en 1913. Il en imagine un nouvel effet de surprise mais dont il souligne la brièveté, signe de l'éphémère de notre temps.

L'Académie des beaux-arts française a, en 1978, accueilli comme Associé étranger un autre surréaliste, cinéaste espagnol génialement provocateur, à vrai dire plus peintre que cinéaste. Du chien andalou à Walt Disney, il nous a tour à tour séduits et choqués, le comble ayant été l'éloge de sa vénérée gare de Perpignan lors de son discours de réception. Vous avez tous reconnu Salvador Dali.

Un peu plus tard, Marcel Carné y a été élu à son tour mais ce n'est qu'en 1985 qu'est fondée la section des « *créations artistiques dans le cinéma et l'audiovisuel* ».

Aux antipodes de la création individuelle de l'écrivain ou du peintre, d'une solitude et d'une liberté souvent si angoissantes, se situe la création collective, en l'occurrence celle du cinéaste ; comme toute création partagée, elle suppose une communion et une multitude de rapports et d'intercompréhensions impliquant, nous disent les neurobiologistes, une activité particulière du cerveau préfrontal. Les avis de tous sont sollicités, certaines scènes ajoutées, le dialogue modifié, chacun prenant sa part dans la création.

Un bel exemple de cette symphonie est offert par *Les Enfants du Paradis*, rencontre mémorable entre la poésie et le cinéma, où l'on ne sait pas - ne cherchons pas à le savoir - qui de Carné, de Prévert, d'Arletty ou de Barrault a fait le plus pour le succès de l'oeuvre.

Comme un présage, ce film, traduit en dix-huit langues, enchantait un adolescent de Cracovie et ce sera lui, Roman Polanski, qui, plus tard, succèdera à Marcel Carné et lui rendra hommage sous la Coupole.

Plusieurs autres cinéastes ont été élus à l'Académie française ainsi qu'à l'Académie des beaux-arts. D'Orphée à Danton, de la Provence à l'Indochine, ils nous ont offert des interprétations extrêmement diverses du langage cinématographique. Parmi eux, je suis heureuse de saluer les noms de Federico Fellini et d'Andrzej Wajda, qui lui a succédé ; illustrant les cinémas italien et

polonais, mais aussi la vie de l'Italie et de la Pologne, ils ont été élus Associés étrangers.

Alors qu'au XX<sup>e</sup> siècle l'Europe se situait au cœur de la créativité cinématographique, comme on a pu le ressentir encore à la mort d'Ingmar Bergman, lui aussi accueilli par l'Académie des beaux-arts, le cinéma est menacé sur notre sol en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, en grande partie pour des raisons financières.

Espérons que les créateurs européens sauront retrouver la première place et sauver le véritable art cinématographique qui nous procure tant d'émotions. Deux exemples remarquables nous en ont été offerts récemment par le couronnement des cinéastes Mungiu et Henckel von Donnersmarck; j'ai plaisir à saluer ici les cinémas roumain et allemand.

Après le cinéma, c'est la photographie qui symbolise l'ouverture des Académies des beaux-arts, souhaitée par certains d'entre vous. Je pense notamment à nos confrères de Belgique et de Russie ainsi qu'au Secrétaire perpétuel Arnaud d'Hauterives. Ce dernier rêve de voir dans son académie des artistes inattendus comme un maître verrier, un lissier ou même un créateur d'objets, je n'ose dire ici un *designer*.

Ainsi, par leur relation intime avec notre vie, le cinéma et la photographie offrent à chacun de nous, et probablement plus qu'aucun autre art, un répertoire de souvenirs, une mémoire d'images, dont on ne mesure pas assez la place dans la construction de nos représentations mentales.

La mémoire nous poursuit et sa physionomie est tout autre pour nos académies vouées à l'étude des textes anciens, en France celle des inscriptions et belles-lettres. Leur objectif premier est en effet d'entretenir et d'approfondir une forme de mémoire fondée sur une recherche historique, archéologique et philologique ainsi que sur les découvertes qui en résultent.

Dans ce domaine, plusieurs académies européennes nous invitent à un voyage à travers leurs sources de connaissances, leurs recherches, leur concours à l'histoire. Une histoire qui, loin d'être seulement le récit d'évènements, se veut une science des relations entre le temps et la vie des hommes en société.

Vous comprendrez, chers confrères, que l'abondance des documents que vous avez évoqués m'ait obligée à choisir parmi ces bijoux de l'érudition.

L'Académie des sciences de Göttingen a le privilège de partager avec l'Académie de Berlin-Brandebourg un prestigieux travail éditorial concernant les écrits de Leibniz, d'incalculable valeur pour la recherche. C'est également l'Académie de Göttingen qui conserve l'édition critique des Septante, célèbre traduction grecque de la bible hébraïque, qui eut un grand retentissement littéraire et religieux.

L'Académie bavaroise des sciences dispose d'inscriptions allemandes datant du Moyen-Age et du début des temps modernes ainsi que d'éditions des travaux de Kepler mais également d'écrits d'hommes éminents comme von Schelling, Stifter et Max Weber.

Ce sont d'autres textes médiévaux que l'Académie des sciences et des lettres de Pologne a recueillis. Ils sont l'un des éléments des nombreuses sources littéraires que cette Académie a publiés pour enrichir la mémoire de l'héritage polonais.

L'Académie roumaine, pour sa part, a développé une grande collection de documents historiques dits *Hurmuzaki* ainsi que les éditions des œuvres de Dimitrie Cantemir, remarquable érudit dont les recherches ont approfondi l'origine latine des peuples roumains et leur rôle dans la défense de la civilisation européenne.

En France, l'Académie des inscriptions et belles-lettres, carrefour des arts, des lettres et des sciences, dirige de nombreuses recherches touchant tous les domaines qui relèvent de sa compétence, notamment la Préhistoire, l'Antiquité, le Moyen Age, la Renaissance, l'orientalisme, la linguistique. Rappelons tout d'abord que cette institution patronne à travers le monde plusieurs fouilles prestigieuses, sources de découvertes archéologiques continues ; ainsi, l'Académie, au centre de travaux vivants, loin d'être un simple conservatoire, se montre un authentique laboratoire de recherche.

L'Académie participe d'autre part à différentes études scientifiques, en particulier à des corpus comme ceux des inscriptions sémitiques et des vases antiques, à une carte archéologique de la Gaule, une histoire littéraire de la France et un dictionnaire encyclopédique du bouddhisme, dénommé *Hôbôgirin*, né d'une collaboration franco-japonaise.

Une autre source d'échanges est l'organisation et la publication de colloques internationaux renommés dont j'aimerais vous donner trois exemples. Ceux de la villa Kérylos, à Beaulieu-sur-mer, institués par le Secrétaire perpétuel Jean Leclant, réunissant les spécialistes les plus éminents de la mémoire méditerranéenne. Celui organisé par Michel Zink, membre de l'Académie, et consacré à l'historien-poète Jean Froissart à l'occasion du sixième centenaire de sa mort. Et celui concernant les

trois frères Reinach, érudits français d'origine allemande, passionnément attachés à la Troisième République et au judaïsme. Ils étaient déjà des Européens.

A partir de l'ensemble de ces travaux, Michel Zink rapproche l'enquête sur les documents anciens de l'investigation des biologistes sur le monde vivant, le terme de découverte lui semblant applicable dans les deux cas. Il considère, d'autre part, contrairement à certains, que le fruit littéraire de travaux érudits mérite bien l'appellation de création, élargissant alors ce concept. Ainsi fait-il de son domaine un parfait lieu de convergence entre la mémoire, la recherche et la création.

C'est bien entendu à propos des sciences qu'a été le mieux analysée l'opposition entre créer et découvrir.

Chers confrères européens, alors que nous avons jusqu'ici souligné les traits particuliers concernant la langue, les arts et les travaux érudits de nos différents pays, nous nous trouvons par contre, avec les sciences, dans un domaine sans frontières qui nous concerne tous.

L'écrivain, le compositeur, le peintre, le sculpteur créent, tandis que l'homme de science découvre. Et si une œuvre littéraire, une œuvre d'art, ne sont jamais dépassées, ne vieillissent pas, le destin d'une œuvre scientifique est, au contraire, d'être inévitablement débordée, plus ou moins vite, par les nouvelles recherches qu'elle a fait naître.

C'est pourquoi - chacun le sait - l'artiste est unique, mais l'auteur d'une découverte, lui, remplaçable : sans Pasteur, la génération spontanée est un jour réfutée ; sans Mozart, *Die Zauberflöte*, *La Flûte enchantée*, n'est jamais écrite. Ou encore, dit René Thom, « *l'œuvre de science exige la copie, l'œuvre d'art refuse la copie* ».

L'artiste en effet décrit un monde intérieur d'où naissent de pures constructions de l'esprit, alors que le scientifique oriente son esprit vers la description d'un monde extérieur qu'il lui appartient de révéler.

Et pourtant, il existe des parentés entre créer et découvrir. En art comme en science, il faut chercher, tenter. D'un côté, essayer des rapports de couleurs, des thèmes harmoniques ou des associations de mots ; de l'autre, tester, tour à tour, chacune des idées qui surgissent, chaque hypothèse, puis oublier ce qui échoue expérimentalement, accepter ce qui réussit, même en heurtant nos préjugés. Le début d'une recherche est ainsi toujours un saut dans l'inconnu, un passage de



l'ordre vers l'aventure, comme l'est la naissance d'une œuvre d'art.

Qu'il s'agisse de création ou de découverte, nous sommes donc en présence d'un choc, d'une rupture, mettant aux prises l'homme et son milieu, l'homme et son œuvre, l'homme et lui-même. Pour les psychanalystes, qui nous surprendront toujours, c'est souvent d'une régression que naît la pensée novatrice.

Dans ce combat intérieur fécond, l'irruption de l'idée géniale prend parfois un tour curieux. Goethe trouve un matin sur sa table un poème créé dans un moment d'inconscience, poème qu'il n'a aucun souvenir d'avoir écrit. C'est en montant dans une diligence, en pleine campagne normande, qu'Henri Poincaré, saisi d'une illumination, découvre que les transformations utilisées pour définir les fonctions fuchsiennes sont identiques à celles de la géométrie non euclidienne. Ce mathématicien considérait que, même dans son domaine, la démarche intuitive - fruit d'expériences antérieures - était seule capable de faire progresser les connaissances en permettant d'oser l'inconcevable. Ainsi, par la construction de nouvelles formes de pensée, le mathématicien apparaît véritablement comme un créateur et, par la beauté de ses démonstrations, peut-être davantage comme un poète que comme un savant .

Depuis peu, c'est aussi en véritables créateurs que peuvent agir les biologistes par la voie de la substitution de gènes. Les plantes au génome modifié, les patients soumis à une thérapie génique, nous apprennent qu'il est devenu possible d'imiter la nature en créant des organismes vivants transformés par l'homme.

Un pouvoir nouveau est né. Il est si révolutionnaire qu'il est à l'origine de conflits, surtout actuellement en ce qui concerne les plantes, conflits que les pays européens s'efforcent d'apaiser par une réglementation nuancée.

Dans ces domaines très médiatisés, il serait dommage que la crainte du pire nous éloigne des bienfaits attendus. Et si l'idée de créer un organisme humain non plus par la reproduction, mais par le clonage, fait horreur, la perspective de traiter un déficit biologique grave par l'utilisation de cellules souches ou le transfert de gènes ne peut que faire naître une espérance, mêlée de respect pour les réticences éthiques, à vrai dire inégalement affirmées en Europe.

C'est pourquoi nos académies réfléchissent à la destinée de ces techniques biologiques, entre confiance, interrogations, perplexités et interdits, tandis que Bertrand Saint-Sernin, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, perçoit que notre place au sein du monde organique est en train de changer.

D'autres débats scientifiques concernant la société sont aussi au premier plan des préoccupations de nos académies européennes. Je relève tout d'abord l'étude de la mémoire, impérative en raison du vieillissement de la population et du

développement des maladies neurodégénératives ; ce défi justifie un acharnement pluridisciplinaire qui permet déjà, grâce aux techniques d'imagerie du cerveau, de voir celui-ci fonctionner sous nos yeux.

Bien d'autres domaines d'actualité sont étudiés par nos académies scientifiques. Retenons, pour les dangers qu'ils font courir à la planète, l'appauvrissement en eau et les changements climatiques, qui illustrent une fois encore l'importance de la recherche fondamentale.

Afin de combattre le desintérêt grandissant des jeunes pour les études scientifiques, des actions de plusieurs ordres sont menées par nos académies. Certaines d'entre elles ont créé, en leur sein, un groupe de jeunes chercheurs, dit « Jeune Académie ». C'est le cas des Académies d'Amsterdam, de Berlin-Brandebourg, de Halle et de Vienne.

De son côté, l'Académie royale des sciences d'Espagne s'est attachée à découvrir de très jeunes talents mathématiques et à guider leur épanouissement.

Enfin a été développée en France, sous l'impulsion de Georges Charpak, prix Nobel de Physique, ainsi que de l'Académie des sciences, « *La main à la pâte* », incitation des enfants à découvrir le plaisir d'observer et d'expérimenter le monde qu'ils côtoient. Ce programme est désormais partagé par beaucoup de pays dont, en Europe, l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne, la Serbie, la Slovaquie et la Suisse.

Je voudrais maintenant, dans la dernière partie de mon exposé, évoquer différents sujets communs à nos Académies.

De tout temps, les Académies ont été partagées entre la sagesse de la maturité et l'attrait pour les jeunes talents, particulièrement vrai pour les mathématiciens.

Comment ne pas songer à Evariste Galois qui, à vingt ans, quelques heures avant de mourir dans un duel, met la dernière main à ses célèbres recherches sur la théorie des groupes?

Comment également ne pas rappeler que la plus ancienne Académie des sciences d'Europe, l'*Accademia dei Lincei*, a été fondée, en 1603, par un jeune prince romain de dix-huit ans, Federico Cesi, connu pour son célèbre « *Il desiderio di sapere* » ?

Par rapport à ces deux images de précocité, qui nous émerveillent, l'effort actuel de rajeunissement de certaines de nos académies semble encore modeste mais doit être salué.

Une modestie qui porte aussi sur la présence féminine dans nos académies, certains rejets spectaculaires ayant marqué notre mémoire. Je pense naturellement à Marie Slodowska Curie, que l'Académie des sciences regrettera toujours de ne pas avoir accueillie, et je rends hommage à la Pologne où elle a connu ses premières émotions scientifiques.

La chance d'avoir présents, dans un même pays, dans une même ville, voire dans un même palais comme l'Institut de France, tant de talents différents, incite bien entendu à des rapprochements et à des chassés-croisés de connaissances entre les Académies. Ces échanges peuvent être d'autant plus fructueux qu'ils concernent des disciplines distantes ainsi que l'ont évoqué, entre autres, nos confrères d'Athènes, de Madrid, de Milan et de Vienne.

C'est par exemple avec l'ambition de lier mémoire, art et technique qu'est née une véritable science du patrimoine, fondée sur les apports de la chimie et de la physique à l'investigation des œuvres d'art et des documents du passé. Des pointes de flèche néolithiques aux architectures contemporaines, en passant par l'étude des écrits précieux, le champ est sans limites.

J'aimerais maintenant, chers confrères, que nous nous posions une question : existe-t-il, en ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, une culture européenne ? L'idéal d'un tel édifice se heurte en effet à l'immense diversité des langues et des cultures individuelles sur notre sol, singularités qu'il est primordial de respecter, leurs enrichissements mutuels étant une condition de survie et de progrès pour chacune d'elles.

Ce sont par conséquent, sans exception, toutes ces cultures, riches de leur mémoire et de leur raffinement, que nos Académies doivent protéger, afin de résister à la tentation illusoire d'une culture collective, soumise en fait à la domination d'une langue. C'est en réalité, et c'est heureux, cette culture plurielle, sorte d'unité multiple, qui représente la véritable culture européenne et la marque de notre civilisation.

En dépit de ces réserves, les académies multiplient les rapports individuels entre Européens car elles ont perçu qu'une ébauche de culture commune se

construirait beaucoup plus par des échanges entre les hommes, autour de projets ou de recherches partagés, que par des structures officielles plus ou moins rigides.

En raison de leur universalité, ce sont les sciences qui se prêtent le mieux à ces liens. Mais les multiples contacts entre écrivains, la qualité des traductions, les rencontres d'artistes ou de spécialistes de textes anciens, sont autant de traits d'union.

C'est à l'Institut de France que la coopération culturelle européenne a été symboliquement honorée en mai 2005 par l'accueil des Académiciens scientifiques représentant les dix derniers pays admis dans l'Union Européenne et certains d'entre vous sont ici pour témoigner de cette rencontre.

Les Académies ont un curieux rapport avec le temps qu'elles ont le privilège de pouvoir ignorer, en délaissant les fébrilités du présent. C'est en raison de cette longévité, faite de mémoire, de tradition et d'adaptation, que l'un de nos confrères de l'Académie suédoise les a comparées à de grands reptiles qui ont eu la chance de résister aux climats depuis 75 millions d'années.

Une longévité académique qui a permis de voir naître, au fil des siècles, des lieux de mémoire, c'est-à-dire non seulement des sites mais aussi des objets ou des événements que les péripéties de l'histoire, la volonté des hommes, le travail du temps, ont rendu symboliques d'une communauté.

J'en veux pour exemple l'émotion que peut ressentir, aujourd'hui, notre communauté académique européenne en se souvenant que, le 26 octobre 1885, Louis Pasteur annonça, dans la salle où nous sommes, le succès de son vaccin contre la rage.

D'autres lieux de mémoire, liés à l'Institut de France, vous sont présentés depuis hier ; ils témoignent également de certaines pages de notre histoire. Parmi eux, je voudrais citer Chantilly, dont vous avez pu apprécier la splendeur, le passé prestigieux, et qui illustre l'aide qu'a pu apporter le mécénat à l'Institut de France grâce à l'action des chanceliers Pierre Messmer et Gabriel de Broglie.

Chers confrères européens, vous avez, dans vos contributions, mis en lumière, dans leur diversité, les richesses de vos collections, de vos bibliothèques, de vos archives, et l'importance de vos musées dans l'image culturelle de vos pays.

Je ne peux, bien entendu, citer individuellement ces innombrables trésors, si chers à vos peuples, qui représentent eux aussi des lieux de mémoire et de recherche, mais je voudrais rendre hommage à votre défense passionnée du

patrimoine européen.

En terminant, je souhaiterais souligner notre rôle face aux bouleversements culturels actuels, liés, à la fois, à l'individualisme, à la révision des valeurs et aux progrès techniques. Qu'il soit permis, dans ce monde troublé, mouvant, de penser que nous sommes, académiciens de tous les pays d'Europe, par notre sérénité, par notre liberté, par la confiance qu'elles inspirent, les gardiens d'une certaine image de la vérité.